Entre modernisme et tradition, réalités et représentations : l'émigration des Genevois en Russie (1906-1914)

Autor(en): **Herrmann, Irène**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **48 (1998)**

Heft 3: **Schweizerische Russlandmigration = Emigrations suisses en Russie**

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-81228

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Entre modernisme et tradition, réalités et représentations. L'émigration des Genevois en Russie (1906–1914)[1]

Irène Herrmann

Zusammenfassung

Zwischen 1906 und 1914 verlassen mehrere hundert Personen Genf, um sich in Russland niederzulassen. Es handelt sich, im Gegensatz zur vorausgegangenen Auswanderung, zum grössten Teil um alleinstehende Frauen, die als Lehrerinnen ihren Lebensunterhalt selber verdienen, damit eine gewisse Freiheit erlangen und unter Umständen sogar durch Heirat in die bessere Gesellschaft aufsteigen wollen. Die Erfolgshoffnungen bauen nicht auf völlig falschen Vorstellungen, sie entsprechen aber nicht mehr den wirklichen Möglichkeiten, da in Russland die Vorliebe fürs Französische und für Gouvernanten aus der französischen Schweiz inzwischen zurückgegangen waren. Die Erwartungen sind vielmehr ein aussagekräftiger Reflex auf die Genfer Verhältnisse, insbesondere die Widerstände gegen die sich damals ankündigende Modernisierung zumal durch die Entwicklung des tertiären Sektors. Die Russlandpläne spiegeln sowohl die traditionsorientierten Verhaltensmuster der Herkunftsgesellschaft als auch die fortschrittsorientierten Verhaltensmuster der Migrantinnen.

Le déclin du communisme et l'avènement du globalisme constituent deux facteurs dont l'influence capitale sur les développements de cette fin de vingtième siècle est désormais banale à relever. Parmi leurs innombrables effets, il en est un qui semble avoir affecté l'ensemble de la planète. De fait, tout se passe comme si la chute du mur de Berlin et la

1 Cet article est une version remaniée et très résumée d'un mémoire de licence présenté en 1988 à l'Université de Genève sous le titre: *L'émigration, un révélateur social? Les Genevois en Russie entre 1906 et 1914.*

mondialisation des valeurs occidentales avaient amplifié et modifié les mouvements de population à l'échelle du globe. Renouvellement ne signifie cependant pas phénomène nouveau; car les déplacements humains, massifs ou individuels, volontaires ou forcés, temporaires ou permanents représentent bien une constante de l'histoire... et de la préhistoire[2].

Pour être immémoriaux et, en quelque sorte, naturels, les flux migratoires n'en sont pas moins porteurs de changements susceptibles de bouleverser la situation d'une région ou d'un pays[3]. Vu leur actualité et leur importance, beaucoup de scientifiques ont tenté de systématiser le phénomène et ont élaboré de savants modèles supposés, dans le meilleur des cas, l'anticiper. C'est à la fin du siècle dernier, avec la consolidation de l'Etat national qu'apparaissent les premières théories explicatives à visée prospective[4]. Au fil du temps, les approches s'affineront et se multiplieront, évoluant au gré des modes et de l'actualité. L'après-guerre et la décolonisation, en provoquant de massifs brassages de population, se prêteront à un développement considérable de la thématique qui, par la suite, semblera momentanément épuisée. L'objet était abordé et circonscrit à l'aide d'une petite dizaine de dyades conceptuelles dont la plus générale, sinon la plus opératoire, reste la paire opposant les facteurs attractifs aux facteurs répulsifs de la migration. L'évolution mondiale de ces dix dernières années, en multipliant les types de départs, démontrera les limites de cet ordonnancement duel. Dès lors, les pressions de l'actualité migratoire et les lacunes avérées de la théorie contribueront à relancer les études sur le sujet[5].

La multiplicité des approches du phénomène et la diversité de ses schémas explicatifs ne témoignent pas uniquement des difficultés à prédire l'avenir, mais révèlent également l'extraordinaire richesse de l'objet étudié. Cette complexité ne devait pas échapper aux *généralistes* des sciences sociales, soit aux historiens, qui s'empareront rapidement du sujet. Dans les années soixante et soixante-dix, cet objet d'étude devien-

2 Alain Gallay, «L'approche archéologique des migrations. Le cas de la néolithisation de l'Europe de l'Ouest», *Vers un ailleurs prometteur... l'émigration, une réponse individuelle à une situation de crise?* in: *Cahiers de l'Institut universitaire d'études du développement*, Genève/Paris, 1993, pp. 72–89.

3 Ces bouleversements peuvent être relativement lents et/ou tout à fait positifs. Voir à cet égard Peter M. Allen, «Les migrations génératrices et indicatrices du changement», *ibidem*, pp. 29–46.

4 Comme, par exemple, celle de E. G. Ravenstein, publiée dans le *Journal of the Royal Statistical Society* et datant de la fin du siècle dernier.

5 *Theories of migration*, éd. par Robin Cohen, Cheltenham/Brookfield, 1996, plus particulièrement pp. x–xvii.

dra même un *classique* de l'historiographie[6]. En effet, il sera popularisé au moment où, parallèlement, s'intensifiait l'engouement des chercheurs pour l'histoire quantitative, lui-même encouragé par les incessants progrès de l'informatique. Toutefois, l'actualité poussera les historiens, dès la fin des années 80, à réinventer cet objet d'investigation, en l'abordant sous un angle nettement plus qualitatif[7]. Les nouvelles tendances intellectuelles provoqueront, d'une part, l'exploitation et l'éparpillement du sujet au sein des multiples disciplines[8] issues de l'affirmation du phénomène minoritaire, féminin, noir, juif, etc.[9] D'autre part, les développements politiques les plus récents inciteront à se concentrer sur la facette immigratoire du problème, à travers l'examen des dispositifs d'accueil ou l'étude des processus d'assimilation.

L'émigration, son pendant direct, semble avoir bénéficié moins généreusement des retombées historiographiques de l'actualité. La question ne sera pas délaissée pour autant. Elle focalisera et générera, notamment, de multiples réflexions sur les motivations intervenant dans la démarche puis le processus d'expatriation; réflexions d'ordre politologique[10] ou psychologique[11] certes, mais très précieuses aux historiens[12].

Car au-delà de la subtilité des abstractions auxquelles elles donnent lieu, ces prises de décision individuelles s'inscrivent dans un cadre qu'elles finissent par divulguer. Envisagées dans leur ensemble, elles s'apparentent à une myriade de petits miroirs, certes incapables de produire un reflet parfaitement fidèle, mais susceptibles de restituer une image légèrement inattendue des réalités qui les ont générés.

Cette image un peu étrange est celle que délivre, notamment, l'analyse du flux émigratoire reliant Genève à la Russie entre 1906 et 1914.

6 Carsten Goehrke, «Die Erforschung der Auswanderung aus der Schweiz: Schwerpunkte – Methoden – Desiderata», *Der Weg in die Fremde. Le chemin d'expatriation* in: *Itinera*, fasc. 11, 1992, pp. 6–13.

7 Il faut avouer que ce déclin d'intérêt pour l'aspect purement quantitatif des choses est d'autant plus marqué et remarqué que l'engouement pour cette thématique migratoire avait été vif.

8 Jan et Leo Lucassen, *Migration, Migration History, History. Old Paradigms and New Perspectives*, Berne, 1997, pp. 10 et sq.

9 Voir, par exemple, Nathalie Zenon Davis et Yosef Kaplan, «Les diasporas: origines, formes et significations», *XVIIIe Congrès International des Sciences Historiques. Actes. Rapports, résumés et présentation des tables rondes*, Montréal, 1995, pp. 109–123.

10 Pour un résumé des différentes théories élaborées sur la décision d'émigrer, voir par exemple: Muriel Baudraz, *La décision de migrer. Essai théorique*, Mémoire de licence, Genève, 1995.

11 Alfredo Bautista-Baños, *Die Trennung von der Heimat. Eine psychoanalytische Studie*, Francfort-sur-le-Main, 1987; Folkert Lüthke et Arthur Cropley, «Motive zur Auswanderung aus psychologischer Sicht: Empirische Befunde und theoretische Überlegungen», *Zeitschrift für Kulturaustausch*, 1989/3, pp. 363–368.

12 Ursula Prutsch, *Das Geschäft mit der Hoffnung. Österreichische Auswanderung nach Brasilien*, Vienne/Cologne/Weimar, 1996.

Or, l'examen de ce courant entre une cité paisible et un pays plutôt houleux, dessine de curieux renversements de perspective où la contrée considérée comme calme n'est pas forcément celle que l'on croit.

Des Genevois en Russie

A première vue, la Russie du début de ce siècle présente une scène politique et sociale relativement agitée, loin d'offrir l'attirante stabilité nécessaire au développement harmonieux des entreprises humaines. Durant les années mouvementées qui précèdent le déclenchement de la *der des ders* et qui verront, notamment, l'éclatement de la guerre russo-japonaise comme la multiplication des manifestations populaires et de leurs sévères répressions, on distingue toutefois de longues plages de tranquillité. Au lendemain du conflit et de la révolution de 1905, l'Empire entre ainsi dans une période de relative sérénité socio-politique due à un réajustement du système institutionnel, au renforcement des mesures de contrôle policier et, il faut bien l'avouer, à un besoin général d'apaisement. Cette accalmie trouve son expression et son assise dans les lois fondamentales promulguées le 6 mai 1906. Ces textes confortaient le pouvoir exécutif du tsar et sa mainmise sur l'Eglise orthodoxe. Ils précisaient les attributions du Législatif et réduisaient le rôle de la Douma. Les capacités oppositionnelles du parlement étaient jugulées par des dispositions électorales toujours plus favorables à la noblesse grand russe, de manière à rejeter les moins monarchistes des représentants aux marges de la légalité. Le premier ministre Stolypine assortira ces dispositions légales d'une vague d'arrestations et d'exécutions qui handicaperont considérablement les velléités révolutionnaires encore susceptibles de se manifester dans le pays. Parallèlement, il instaurera une réforme agraire destinée à améliorer sensiblement le sort des paysans dont le mécontentement latent formait un terrain très réceptif à la propagande gauchisante et représentait, dès lors, une menace réelle pour le gouvernement[13].

Grâce à cet assainissement musclé et momentané du climat social, l'économie russe connaîtra un nouvel essor qui s'inscrira dans le prolongement du *boom* entamé durant la dernière décennie du siècle précédent. On constate ainsi une nette reprise des commandes de machines agricoles et d'armement qui stimuleront l'industrie lourde, encourageront le commerce et donneront un nouvel élan au crédit. Une grande

13 Nicholas V. Riasanovsky, *Histoire de la Russie des origines à 1984*, Paris, 1987 (rééd.), pp. 438 et sq.

partie des fonds investis en Russie émanaient de source extérieure et cette circonstance souligne l'implication de l'étranger dans ce prometteur processus de modernisation[14].

La participation financière et pratique à la capitalisation de l'Empire provenait essentiellement de grandes puissances telles que la France ou l'Angleterre. Reste que le champ immense qui semblait ainsi s'ouvrir aux entrepreneurs occidentaux intéressera également les représentants de nations plus petites. Il attirera ainsi de nombreux Suisses[15] et, parmi eux, une quantité non négligeable de Genevois[16].

Durant la décennie qui précède la Première Guerre mondiale, le dernier canton helvétique fait indubitablement figure de cité prospère. Tout se passe comme si la Genève du début du XXe siècle engrangeait paisiblement les fruits des intenses bouleversements provoqués par les radicaux plus d'un demi-siècle auparavant. La révolution de 1846 va, de fait, précipiter brusquement la ville lémanique dans l'ère contemporaine en abattant les emblématiques murailles qui, jusqu'alors, l'enserraient; soit, de manière moins symbolique, en modernisant son système politique, en élargissant ses ambitions économiques et en l'ouvrant plus largement sur le monde. Les ressortissants suisses et mâles du canton jouiront, dès lors, de droits démocratiques croissants puisqu'au suffrage universel s'ajouteront, successivement, le référendum facultatif, l'initiative législative, l'élection directe des députés au Conseil des Etats puis celle des magistrats de l'ordre judiciaire. L'accroissement des prérogatives populaires s'était accompagné d'une nette diversification économique initialement encouragée par un essor considérable du bâtiment, de la banque et du commerce. On assistera ainsi à l'implantation et à l'expansion d'une industrie des machines de faible dimension mais innovante et de très grande qualité. Parallèlement à ce notable gonflement du secteur secondaire interviendra une considérable poussée du tertiaire qui s'accélérera encore notablement durant les premières années de ce siècle[17]. Administration et transports seront les principaux bénéficiaires de cette poussée qui, toutefois, profitera aussi à des branches plus *culturelles.* Les

14 *Ibid.*, pp. 455 et sq; Michel Laran, Russie–URSS 1870–1970, Paris, 1973, pp. 50 et sq.; Urs Rauber, *Schweizer Industrie in Russland*, Zurich, 1985, pp. 23–26.

15 L'ouvrage le plus complet sur ce sujet demeure naturellement, malgré les multiples réajustements et corrections qu'il a suscités, l'ouvrage collectif dirigé par Carsten Goehrke, *Schweizer im Zarenreich*, Zurich, 1985.

16 La littérature historique genevoise, et même russe, s'est surtout penchée sur le phénomène inverse, à savoir l'intérêt des Russes pour Genève.

17 Jean-Claude Favez et Claude Raffestin, «De la Genève radicale à la cité internationale», *Histoire de Genève publiée sous la direction de Paul Guichonnet*, Toulouse/Lausanne, 1974, pp. 299 et sq.; *Histoire de Genève de 1798 à 1931,* publiée par le Société d'histoire et d'archéologie de Genève, Genève, 1956, pp. 373–399.

institutions scolaires se développeront, générant nombre de savants et d'artistes qui, à l'instar de Théodore Flournoy ou d'Emile Jacques Dalcroze témoigneront au monde qu'à Genève *«Le début du XXe siècle* [était], *sous réserve de quelques fléchissements, une période assez heureuse»*[18].

De fait, toutes ces modifications urbanistiques, économiques sinon sociales vont susciter un fort courant migratoire au bout du lac. Ainsi, quantité d'étrangers seront attirés par le bien-être qui semblait régner dans la cité lémanique, tant et si bien qu'à la veille de la Première Guerre mondiale ils formeront près de la moitié de la population[19]. La prospérité matérielle de la cité provoquera surtout une immigration de proximité, drainant Français, Italiens ou Confédérés d'autres cantons; tandis que le développement et la grande permissivité de ses institutions politiques ou universitaires susciteront l'arrivée, proportionnellement moins importante, d'activistes d'Europe centrale, sinon orientale[20].

Reste qu'en dépit ou, précisément, en raison de son apparente bonne santé sociétale, Genève ne constitue, au début de ce siècle, pas uniquement une destination mais également un point de départ. Ici encore, les déplacements les plus courants se font en direction des régions limitrophes. Ils se distinguent néanmoins du mouvement inverse, en ce qu'ils sont habituellement temporaires; reflétant donc moins une tendance à quitter la république que le dynamisme prometteur d'une ville axée sur le commerce et la finance. Une petite partie du flux émigratoire présente cependant un autre profil. Pour peu qu'on puisse en juger[21], il

18 Anthony Babel, *Survol de l'histoire économique de Genève, périodes de crises et de prospérité*, Genève, 1965, p. 16.

19 Genève était, avec Bâle, le canton de Suisse ayant la plus forte proportion d'étrangers; soit environ 41% (pour quelques 26% de Confédérés et seulement 33% de Genevois). Ce taux se réduira très fortement dès le début de la Première Guerre mondiale. Voir Paul Bairoch et Jean-Paul Bovée avec la collaboration de Jean Batou, *Annuaire statistique rétrospectif de Genève*, Genève, 1986, p. 15.

20 A cet égard, voir les nombreux travaux de Marc Vuilleumier et de Ladislas Mysyrowicz.

21 Cet article se fonde essentiellement sur le dépouillement des registres des passeports qui constituent, sans doute, la source quantitative la plus complète pour appréhender la problématique émigratoire. Reste que cette documentation ne va pas sans poser de sérieuses difficultés. Certaines peuvent être levées grâce à l'utilisation d'éléments plus qualitatifs, comme des correspondances, des journaux intimes ou des entretiens relevant de la *oral history*; d'autres ne peuvent se résoudre qu'au prix d'estimations globales tenant compte du contexte général. Ainsi, les registres ne recensent *que* les passeports émis à Genève pour des résidents genevois. Cette circonstance implique, d'une part, que le chercheur n'obtient pas de renseignements sur les émigrants mais sur leurs démarches administratives. Or, un passeport peut être établi ou renouvelé ailleurs qu'à Genève et sa durée de validité ne correspond pas forcément à celle du séjour. Par ailleurs, cela signifie que tout étranger installé dans la ville et désireux de la quitter échappe au comptage. Dès lors, l'intention et le véritable caractère migratoires deviennent complexes (mais pas totalement impossible) à estimer. Tout porte à croire, en outre, que l'importance chiffrée du flux émigratoire aura tendance à être sous-évaluée. Pour la présentation d'autres problèmes méthodologiques posés par les passeports, voir Gisela Ballmer-Tschudin, «Die Schweizer Auswanderung nach

porte un caractère plus définitif, d'autant qu'il se dirige, et cela est en revanche certain, vers des contrées relativement éloignées de Genève. Au-delà d'un éclectisme évident, on note certaines régularités dans les déplacements effectués. L'Asie et, *a fortiori*, l'Océanie semblent ainsi quelque peu délaissées au profit des Amériques ou de ce qui sera, par la suite, amené à former le bloc de l'Est. Ces pays attirent entre 140 et 190 personnes par an; en une évolution globalement croissante puisque le premier de ces chiffres correspond au nombre moyen de partants recensés jusqu'en 1910 et que le second est celui qu'atteindront globalement les déplacements jusqu'au déclenchement de la Grande Guerre[22]. Cette augmentation générale des effectifs migratoires n'est pas entièrement homogène mais constitue le résultat d'un curieux effet de *rééquilibrage* interne, où toute baisse d'embarquements outre-Atlantique est contrebalancée par une hausse des départs outre-Danube... et inversement. En dépit de ce phénomène de compensation, il est un pays dont la fréquentation ou, au contraire, la désertion détermine très nettement le dessin de la courbe émigratoire genevoise: la Russie[23].

Avec une moyenne annuelle de 83 passeports, elle devance nettement les Amériques pour lesquelles on n'en établit *que* 41 et l'Europe orientale qui n'en requiert *que* 36. A lui seul, l'empire tsariste mobilise donc un à deux tiers de l'effectif total des déplacements de longue distance effectués depuis Genève. Ainsi, même si l'on constate de fortes fluctuations, puisque la demande de documents officiels oscille entre 56 en 1910[24] et 117 en 1913, la Russie est clairement la destination la plus prisée des habitants du bout du lac.

De prime abord et pour qui s'est nourri d'une historiographie principalement articulée autour de l'émigration transatlantique, cet engouement peut surprendre. En réalité, tout indique que la tendance des Genevois aux déplacements intercontinentaux n'est pas exceptionnelle mais s'inscrit même parfaitement dans les habitudes migratoires suisses de l'époque. Plus de la moitié des citoyens helvétiques alors partis s'installer à l'étranger sont, effectivement, restés en Europe[25]. Dès lors, seule l'importance relative de cette attirance pour l'Empire peut encore éton-

Russland von Peter dem Grossen bis zur Oktoberrevolution», *Der Weg in die Fremde..., op. cit.*, p. 54.

22 Sources: Archives d'Etat de Genève [AEG], Chancellerie Ab 99 à 104, *Registres des passeports 1906–1914*, ainsi que AEG, Etat civil Mb 1 à 13, *Registres de la population 1908–1914.*

23 Pour les raisons documentaires précédemment citées, les termes d'*émigration genevoise en Russie* ne recouvrent que les émigrants confédérés ou indigènes habitant Genève et ayant émigré en Russie au départ de cette ville.

24 1910 est une année de choléra en Russie, ce qui contribuerait à expliquer la baisse des départs en direction de ce pays.

25 Carsten Goehrke, *op. cit.*, p. 6.

ner. De fait, il semblerait qu'en comparaison avec les autres Confédérés, les Genevois aient été fort nombreux à se rendre en Russie[26]. Toutefois, cette *surreprésentation* ne saurait trop intriguer. D'une part, elle demeure difficile à évaluer avec précision et prend, peut-être, moins d'ampleur qu'il n'y parait. Par ailleurs, elle s'insère dans une tradition plus typiquement locale qui, longtemps, orientera et stimulera le comportement migratoire indigène.

Le choix de l'Empire comme terre d'adoption s'inscrit, alors, dans le prolongement d'une histoire déjà plus que bi-séculaire. Dès la fin du XVIIe, la petite république a effectivement tissé des liens avec l'immense Russie. A la base, ces contacts sont peu nombreux mais d'une qualité exceptionnelle. On admet habituellement que le premier jalon de ces relations sera posé grâce à la rencontre du futur tsar Pierre le Grand avec un patricien genevois enrôlé en service étranger, François Le Fort. Ce dernier comptera rapidement parmi les amis intimes du monarque qui le nommera général-major, le chargeant de réorganiser l'armée et de diriger la flotte qu'il venait de créer. Cette remarquable réussite paraît avoir ouvert de larges horizons à la petite cité lémanique. D'une part, elle lui permettra de nouer puis d'entretenir un rapport privilégié avec ce pays qui, plus d'une fois, la ravitaillera en céréales et lui évitera ainsi la disette[27]. Par ailleurs, l'Empire s'imposera très vite comme une terre d'exil provisoire et prestigieuse pour les rejetons des familles les plus renommées de la république.

La fabuleuse destinée du premier (et sans doute seul) amiral genevois fonde, effectivement, un courant qui ne cessera de s'élargir et de se diversifier. Versé dans le métier des armes et issu d'un milieu aristocratique, Le Fort fera tout d'abord des émules semblables à son image. A la suite de son propre neveu, plusieurs membres de l'élite se rendront en Russie où ils constitueront de véritables dynasties au sein des plus hautes instances militaires[28].

La présence de membres de l'aristocratie genevoise, et, surtout, l'affirmation de l'Empire comme grande puissance occidentale sont autant

26 Il serait sans doute plus juste de dire qu'en confrontant les données statistiques utilement récoltées et placées en annexe de l'ouvrage *Schweizer im Zarenreich (op. cit.)* avec les résultats de cette recherche spécifique sur l'émigration genevoise en Russie, on a trouvé une *surreprésentation* notable des ressortissants du bout du lac. Il conviendrait, naturellement, de comparer ce qui est comparable et d'attendre, pour toute mise en perspective, une réactualisation de toutes les estimations cantonales effectuées au cours des années 1980. Quoi qu'il en soit, on peut, néanmoins affirmer dès à présent que l'émigration des Genevois vers l'Empire a été considérable, même si elle n'a pas été proportionnellement écrasante, comme l'indique l'état actuel des chiffres.

27 Ce sera encore le cas au début du XIXe siècle.

28 Outre les représentants de la famille Le Fort, on note aussi la présence, au cours des XVIIIe et XIXe siècles, de membres des familles Brière de Martheray et Livron.

de facteurs qui contribueront à modifier sensiblement le profil du flux émigratoire durant le siècle suivant. Le courant deviendra à la fois plus abondant et sensiblement plus populaire. L'impulsion innovatrice donnée par Pierre Ier se traduira par une réorientation radicale des valeurs sociétales portées par les élites autochtones; or ce bouleversement axiologique appelait, ou du moins autorisait, l'importation d'un certain savoir-faire genevois. Ainsi, la cour impériale deviendra-t-elle accessible aux denrées européennes et somptuaires alors même que la cité lémanique tendait à s'imposer comme capitale mondiale de l'horlogerie de luxe. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que l'entourage des souverains autocrates, grand consommateur de biens ostentatoires, ait attiré quantité d'artisans hautement qualifiés issus de la Fabrique[29].

L'effort de modernisation consenti par les tsars ne signifiait pas uniquement un alignement sur les modes de Berlin ou de Versailles, mais supposait également une importante mise au point technique. Quoique déjouée, l'invasion napoléonienne viendra encore rappeler douloureusement la nécessité d'actualiser l'infrastructure du pays. On multipliera donc les institutions universitaires qui draineront de nombreux chercheurs étrangers, parmi lesquels figurent quelques noms genevois[30].

Il convient, cependant, de préciser que l'enseignement qui stimulera le plus de vocations sera de nature moins scientifique que littéraire, puisqu'il s'agit du français. A l'instar des autres milieux monarchiques occidentaux, la noblesse russe s'était effectivement mise à la langue de Molière[31], à laquelle elle s'initiait dans les établissement scolaires les plus réputés et, très souvent, au contact quotidien d'un professeur francophone privé. Les *Lumières* de Catherine la Grande lui ayant recommandé d'engager le républicain vaudois Frédéric-César de La Harpe pour apprendre le français à son petit-fils et futur tsar Alexandre Ier, on assistera à un véritable engouement pour les enseignants venus de

29 Ensemble des métiers, à Genève, qui contribuaient à la production et à la commercialisation des montres de luxe, la Fabrique regroupait des artisans à proprement parler, mais aussi des techniciens et des artistes chargés de décorer les boîtiers. La plupart de ceux qui y travaillaient gagnaient bien leur vie et étaient considérés comme constituant une sorte d'aristocratie de l'artisanat. Il n'est, d'ailleurs, pas rare de constater que les métiers les plus *nobles* de la Fabrique étaient une sorte d'étape obligée dans une ascension sociale familiale menant du petit artisanat au Grand Conseil ou même au Conseil d'Etat. Voir, par exemple, Marie Bron, «Les ancêtres Ador», *1845–1928 Gustave Ador. 58 ans d'engagement politique et humanitaire*, Genève, 1996, pp. 13–27.

30 Notamment celui de Hermann-Heinrich Hess qui posera, en Russie, les bases de la thermochimie. Pour plus de détails voir *Schweizer im Zarenreich, op. cit.*, pp. 291 et passim.

31 Emile Haumant, *La culture française en Russie*, Paris, 1910, pp. 35 et sq.

Suisse romande[32]. Cet enthousiasme va influer doublement sur le flux émigratoire genevois. Tout d'abord et avant même que la patrie de Rousseau ne soit officiellement déclarée confédérée[33], cette passion pour les gouvernants helvétiques englobera ses ressortissants. Parmi les instituteurs, se dessinera alors un phénomène d'élargissement qualitatif et quantitatif comparable à celui qui caractérisait le reste du mouvement émigratoire. De fait, les Romanov se plairont à louer les services de précepteurs genevois, et cette habitude perdurera jusqu'à leur chute[34]. Leur choix ne demeurera pas isolé et deviendra même vite un *must* dans les milieux aristocratiques puis bourgeois du pays. Cette mode suscitera l'arrivée d'enseignants sans doute moins savants que ceux de leurs collègues qui officiaient à la cour, mais nettement plus nombreux. Par ailleurs, et dans la mesure où cette évolution n'était pas propre aux Genevois mais touchait la plupart des cantons romands, la Russie abritera bientôt une véritable petite colonie francophone... protestante. Or, cette dernière requérait un corps pastoral idoine et la cité de Calvin, tradition confessionnelle oblige, enverra plusieurs des siens prêcher dans l'Empire[35].

L'Eglise, au même titre que l'institution qui lui est traditionnellement rattachée, l'Ecole, formaient des structures d'accueil, d'encadrement et de soutien hautement susceptibles d'aider le nouvel arrivant dans sa démarche immigratoire. Elles pouvaient, le cas échéant, faciliter son adaptation ou, au contraire, lui éviter une partie des inconvénients liés à toute intégration nécessaire. Généralement financées par ceux-là même qui les fréquentaient, elles se constituaient en fonction de critères pratiques où l'identité nationale intervenait moins que la communauté de langue ou de religion[36]. L'importance des Genevois n'étant initialement guère numérique, ils fréquenteront souvent des établissements français.

Reste que dès le début du XIXe siècle, avec l'entrée officielle de la république dans la Confédération, avec le renforcement de l'armature étatique et idéologique helvétique, les émigrants du dernier canton profiteront toujours plus de la multiplication des organismes suisses. Conformément à l'évolution de la pensée politique, ces derniers seront,

32 Voir, notamment, Alain Maeder, *Gouvernantes et précepteurs neuchâtelois dans l'Empire russe (1800–1890)*, Neuchâtel, 1993.

33 Ce qui ne se fera qu'à la chute de Napoléon.

34 Parmi les plus célèbres des précepteurs engagés à la cour impériale, on note F. P. Masson, F. Gille, futur directeur de l'Ermitage, ou G. Thormeyer.

35 Le plus célèbre des pasteurs genevois partis en Russie était Etienne Dumont. On en signale, cependant, encore quelques autres, tels que R. Dunant, J.-E. Anspach, E. Crottet et B. Bouvier.

36 Gérald Arlettaz, «les Suisses de l'étranger et l'identité nationale», *Etudes et sources*, n° 12, 1987, pp. 5–31.

tout d'abord, d'initiative et de fonctionnement privés. Ainsi en est-il de la première association basée sur un principe national: la Société suisse de bienfaisance. Elle sera fondée en 1814, à Saint-Pétersbourg, en réponse aux graves difficultés que traversaient de nombreux Confédérés affectés par les exactions napoléoniennes. Regroupant les Helvètes les plus fortunés de la capitale impériale, elle ambitionnait de verser des pensions, d'allouer des rentes, voire d'avancer de l'argent pour un éventuel retour au pays[37]. Par un incontestable effet d'imitation et en accord avec la fièvre associative qui, sous la Restauration et la Régénération, fera de virulentes poussées au sein des cantons[38], cette tentative ne demeurera pas longtemps unique en Russie. Tour à tour, les plus grandes villes de l'Empire verront fleurir leurs propres sociétés suisses d'entraide vouées, elles aussi, aux «... *secours aux nécessiteux, prêts en cas de détresse*, [à l']*entretien et* [à l']*instruction des orphelins et enfants de parents suisses pauvres*»[39]. A la base, ces organisations seront exclusivement financées par ceux des Confédérés de Moscou ou d'Odessa qui en avaient les moyens[40]. Par la suite – et les associations créées tardivement comme celles de Kharkov (1875), de Varsovie (1875) ou de Rostov sur le Don (1897) ne connaîtront pas d'autre régime – la Confédération contribuera à supporter leurs frais. Or, cette participation officielle n'est pas exceptionnelle, mais signale un tournant décisif de la politique nationale envers les Suisses installés à l'étranger.

Au lendemain des guerres napoléoniennes, les autorités de l'Helvétie restaurée n'avaient certes pas méconnu l'importance de l'émigration vers la Russie. Mais, alors même que le tsar avait délégué un ministre auprès de la Confédération en 1813 déjà, la Haute Diète se contentera de décréter la création de consulats suisses dans l'Empire. Son action se limitera à la nomination de quelques consuls honoraires «... *choisis parmi les industriels du pays [et qui] ne recevaient aucun traitement, en dehors de certaines allocations pour les frais de chancellerie*»[41]. Ces derniers se devaient d'assurer une certaine permanence administrative et de veiller aux intérêts de leurs compatriotes. Mais cette dernière tâche leur était d'autant plus ardue qu'en Russie «... *seuls les diplomates p*[ouvaient] *avoir quelque influence et servir utilement leur gouvernement et leurs*

37 *Schweizer im Zarenreich, op. cit.*, pp. 255–258.
38 Hans-Ulrich Jost, «Sociabilité, faits associatifs et vie politique en Suisse au 19e siècle», *Sociabilité et faits associatifs in Société suisse d'histoire économique et sociale*, t. 9, Zurich, 1991, pp. 15 et passim.
39 *Schweizer im Zarenreich, op. cit.*, p. 255.
40 La fondation de ces deux sociétés date, respectivement, de 1838 et 1843.
41 Georges Morel, *Les rapports économiques de la Suisse avec la Russie*, Genève, 1934, p. 44.

compatriotes»[42]. Malgré ce handicap évident, il faudra attendre près d'un siècle pour que l'administration fédérale consente à ouvrir une ambassade à Saint-Pétersbourg.

De fait, ce n'est qu'après 1848 et avec l'affirmation de l'Etat-nation helvétique que le gouvernement commencera à vouloir s'imposer plus positivement sur la scène internationale. Ce revirement le poussera à soutenir ce qu'on appelle la *cinquième Suisse* et, surtout, à se doter d'une représentation officielle à l'étranger. La première de ce type sera inaugurée à Berlin en 1867. Or, dès cet instant, pétitions et interventions énergiques se succéderont pour obtenir la nomination d'un véritable ministre plénipotentiaire en Russie. Au début de ce siècle, les autorités fédérales désigneront à cette charge l'avocat et député Edouard Odier[43]. A l'instar de neuf des quatorze consuls ayant officié avant lui dans la capitale impériale, le nouvel ambassadeur était Genevois. Effet d'une culture se voulant traditionnellement cosmopolite, d'un zèle imputable à la jeunesse de leur canton dans la Confédération[44], d'un incontestable attrait pour les titres prestigieux[45] ou, plus simplement encore, résultat logique de leur importance sur le terrain? Le fait est que les structures d'encadrement helvétique sont principalement dirigées par des ressortissants de la cité de Calvin.

Ainsi, l'exceptionnelle qualité qui avait caractérisé le flux migratoire genevois vers la Russie, à ses débuts, s'est non seulement maintenue, mais a été reconnue et perpétuée à la faveur du développement de l'appareil étatique suisse. Ce phénomène va s'accompagner d'une extension quantitative suscitée par une longue série de départs fructueux et encouragée par l'existence d'une armature de soutien qui n'était pas sans rappeler la Suisse, sinon Genève. Et c'est dans cette configuration doublement rassurante, parce que porteuse d'une tradition historique et institutionnelle, qu'il convient de replacer les départs enregistrés entre 1906 et 1914.

On comprend mieux, dès lors, pourquoi les citoyens de la république du début de ce siècle se dirigeront plus volontiers vers l'Est que l'Ouest. Il demeure cependant difficile de déterminer avec précision le nombre

42 *Ibid.*, p. 43.

43 Ce dernier sera ministre de Suisse à Saint-Pétersbourg entre 1906 et 1918; il mourra l'année d'après.

44 Sous la Restauration déjà, alors que la Suisse se dote d'un important réseau consulaire, on observe la propension des Genevois à accaparer ces charges de prestige; à tel point que même le pourtant très vaniteux député à la Diète Des Arts s'en inquiétait, craignant qu'on accuse son canton de vouloir la création de consulats dans l'unique but de pouvoir les diriger (source: AEG: Confédération D / 2, f°s 39, 213 et passim).

45 Voir, à cet égard, John Petit-Senn, *La noblessomanie: chansonnette genevoise*, [Genève], [1827].

de personnes qui décideront réellement[46] de tenter leur chance dans l'Empire des tsars durant la décennie qui précédera l'éclatement de la Première Guerre mondiale. Sur le millier de passeports établis pour ce pays durant les neuf années envisagées, on peut estimer que moins de la moitié[47] représente ce que l'on peut considérer comme des émigrants; c'est-à-dire comme des Genevois de souche ou d'adoption ayant leur domicile principal en Russie[48].

Le nombre, malgré tout impressionnant, de partants ainsi que la double infrastructure qui l'explique et qu'il illustre pourraient laisser penser que la migration en Russie bénéficiait également d'une certaine organisation à Genève même. A l'exception de l'*Agence gratuite en faveur des institutrices, gouvernantes et bonnes supérieures suisses*, dont le but semblait moins de promouvoir l'Empire que de trouver des places de travail aux femmes qui s'adressaient à elle, aucune institution ne semble s'être spécialisée dans l'arrangement de séjours plus ou moins prolongés en Russie[49]. Tout se passe comme si cette forme particulière d'émigration avait été essentiellement individuelle. Cela signifie qu'elle ne se constitue pas de groupes massifs et compacts de gens s'installant au même endroit pour exercer une activité similaire ou mutuellement complémentaire, mais n'implique nullement l'absence totale de petits groupuscules ni le manque de réseaux d'information préalable.

En outre, et pour autant qu'on puisse en juger, il semblerait que même parmi ceux que l'on peut désigner comme de véritables partants, rares sont les personnes qui pensent quitter définitivement la Suisse. La plupart d'entre elles n'envisagent leur séjour que comme une étape de leur existence, comme une expérience destinée à durer quelques années, voire quelques décennies. Cette conception essentiellement temporaire de la chose est, sans doute, favorisée par de puissantes motivations indépendantes du phénomène migratoire à proprement parler, tel que le maintien inaltérable de la nationalité helvétique et l'obligation corrélée de payer sa taxe militaire[50]. D'autres facteurs, plus étroitement liés aux spécificités et au profil même de ce courant, ont vraisemblablement

46 Par opposition à des personnes voyageant dans l'Empire pour des raisons touristiques, artistiques (tournées), scientifiques (colloques), etc.

47 Entre 1906 et 1914, il y a eu 1001 passeports établis à Genève pour l'Empire tsariste, pour 747 personnes différentes dont seulement 417 peuvent être considérées comme ayant ou se proposant d'avoir leur le lieu de résidence habituel en Russie.

48 Pour les détails méthodologiques et les définitions ayant conduit à cette estimation, voir Irène Herrmann, *op. cit.*, pp. 47–49 et passim.

49 *Agence gratuite en faveur des institutrices, gouvernantes et bonnes supérieures suisses à l'étranger. Rapports pour les exercices de 1907 à 1914*, Genève, s.d.

50 Témoignage de Monsieur Paul Naef du 14 octobre 1987 et Gisela Ballmer-Tschudin, *op. cit.*, pp. 49 et passim.

contribué à cette tendance générale au retour. Tout d'abord, et de manière prosaïque, on peut penser que le caractère terrestre du déplacement a dû encourager les partants à s'autoriser plus facilement l'idée de revoir le sol de leur patrie.

Par ailleurs, et ceci n'est pas sans rapport avec cela, on constate que l'essentiel des migrants sont des migrantes. A l'inverse des mouvements de population enregistrés en direction des Amériques et qui comptent près de 70% d'hommes, le flux drainant les Genevois en Russie n'en dénombre que 30%[51]. De plus, ce dernier est composé de personnes légèrement moins jeunes que ne le sont, en règle générale, celles qui se rendent dans les grandes plaines agricoles d'Amérique[52]. De fait, l'âge moyen de ceux qui émigrent dans l'Empire tsariste est de 31 ans. Ce chiffre peut paraître bas, mais il doit être doublement relativisé. D'une part, il comprend les quelques enfants accompagnants leurs parents dans cet exil russe[53]; en outre, il concerne des individus dont l'espérance de vie oscillait entre 50 et 55 ans[54]. Au-delà de cette moyenne, on observe une nette différenciation sexuelle, les femmes partant de préférence entre 15 et 25 ou entre 40 et 50 ans, tandis que les hommes émigrent le plus souvent dans la trentaine.

Plusieurs éléments caractéristiques contribuent à expliquer et à établir cette distinction. Ainsi, la situation familiale semble-t-elle étroitement corrélée au sexe et, partant, à l'âge. Il s'avère, en effet, que le flux migratoire envisagé est essentiellement célibataire[55], puisque moins de trente pour-cent de ceux qui le composent sont mariés. L'utilisation du masculin est, ici, tout aussi grammaticale que descriptive. De fait, la très grande majorité des femmes appartiennent aux 70% restants, car sur dix émigrantes en Russie, huit sont seules, célibataires, veuves ou divorcées.

51 Le pourcentage concernant les départs en Amérique a été établi sur la base des passeports, tandis que celui qui se rapporte à la Russie a été calculé sur la base du nombre des émigrants (voir supra). Il est probable que cette nuance ne change pas grand chose aux chiffres obtenus, puisque ces derniers ne sont appréhendés qu'en tant que valeurs relatives.

52 AEG: Chancellerie Ab 99 à 104, 1906–1916; Dudley Baines, *Emigration from Europe 1815–1930*, Cambridge, 1995, pp. 39 et sq.

53 5% du total des émigrants ont moins de 16 ans. Cet effectif peut sembler faible mais, dans la mesure où il inclut plusieurs enfants âgés de moins de cinq ans, il est capable d'influencer notablement la valeur de la moyenne.

54 Cette estimation est valable à la naissance. A vingt ans, les hommes comme les femmes gagnaient une dizaine d'années et pouvaient espérer atteindre, respectivement, soixante et soixante-cinq ans. Source: Paul Bairoch et Jean-Paul Bovée avec la collaboration de Jean Batou, *op. cit.*, p. 40.

55 Il convient de préciser que l'état civil des hommes n'est pas indiqué dans les passeports et ne s'établit qu'à l'aide de multiples sources complémentaires. Or, parfois, celles-ci demeurent muettes. Il a ainsi été nécessaire d'écarter ces cas de l'effectif statistique. Les calculs concernant le statut familial des partants ont donc été effectués sur un ensemble réduit de 120 personnes, en excluant ceux des émigrants pour lesquels les données étaient insuffisantes, de même que tous les enfants de moins de 16 ans.

En confrontant cette réalité aux courbes d'âge, on peut estimer que le départ vers l'Empire concernait surtout les jeunes et – ce qu'on appelle peu élégamment – les vieilles filles. Par contre, et en dépit de l'image médiane qu'offre cette émigration fortement marquée par la prépondérance féminine, les hommes sont généralement mariés.

Leur conformité avec le schéma social traditionnel est renforcée par un ancrage professionnel certain. De fait, la plupart des émigrants sont au bénéfice d'une formation susceptible de leur assurer une position confortable. A la différence de l'Amérique, qui attire essentiellement des agriculteurs, la Russie inspire plutôt des techniciens, ingénieurs, industriels, banquiers ou autres négociants[56]. Et s'ils ne constituent que le 20 pour-cent de la portion active de l'émigration genevoise, ils regroupent la presque totalité des hommes qui la composent. En dehors d'une évidente masculinité, ces secteurs ont la particularité – d'ailleurs lisible dans l'âge au départ – d'exiger un niveau de scolarité relativement élevé, pour ne pas dire supérieur. Dans une mesure moindre, cette dernière spécificité caractérise également les métiers plus typiquement féminins. Car la sexualisation des professions est générale: elle touche aussi le reste du courant migratoire qui demeure, dans l'ensemble, accaparé par les femmes. Or il s'avère que l'activité qu'elles exercent le plus et qui, du fait de leur surreprésentation numérique imprègne profondément l'émigration genevoise en Russie, requiert aussi une certaine formation. En effet, la plupart des partantes et, par conséquent, la majorité de ceux qui quittent la petite république pour l'Empire, se déclarent enseignants[57].

Sans être extraordinaires dans l'absolu, les qualifications des expatriés sont remarquables et marquantes. Elles font de ce flux un mouvement de spécialistes, dont elles fixent et éclairent l'itinéraire. De fait, il apparaît que nombre de futurs émigrants ont effectué leurs études à Genève. La chose n'a, certes, rien de très surprenant puisque plus de la moitié d'entre eux était originaire de ce canton et ce dernier réputé pour l'instruction qu'on y dispensait. Mais la renommée scolaire et universitaire de la cité était elle-même étroitement liée à sa position traditionnelle de métropole dans un pays qui n'en comptait guère. Or, cette double particularité attirera beaucoup de Confédérés. Ceux-ci s'installeront

56 Au sein du mouvement migratoire vers la Russie, ces différentes branches, classées sous les rubriques «transformation de la matière première» et «commerce» dans le *Recensement professionnel du canton de Genève pour l'année 1913* (AEG: Bureau cantonal de statistique), sont masculines à 94% et 90% respectivement.

57 63% des émigrants professionnellement actifs sont professeurs (terme qui n'implique d'ailleurs pas une chaire à l'Université), précepteurs, instituteurs, gouvernants, maîtres de langue, de chant... Ces activités sont exercées par 83% des femmes déclarant leur métier.

dans la république, y effectueront une formation qui finira par mener certains d'entre eux ou de leurs descendants en Russie[58].

Dans ce processus migratoire, l'Empire apparaît donc comme l'aboutissement (peut-être provisoire) d'un cheminement *socio-géographique* plus ou moins long, où Genève fait, pour ainsi dire, figure d'étape de transition. Transition essentiellement sociale pour la majorité des autochtones dont le statut de *col blanc* ne remonte guère à plus d'une génération; transition également géographique pour les autres Suisses puisqu'à ce parcours professionnel se juxtapose un parcours plus physique, menant de la campagne à des villes toujours plus grandes.

Il est vrai que l'immensité des plaines russes n'inspire pas les ressortissants de la république qui, pour autant que les sources permettent d'en juger, s'installent presque exclusivement dans les centres urbains[59]. Bien plus, il s'avère que les cités les plus prisées sont les deux mégalopoles de l'Empire[60], Moscou et Saint-Pétersbourg, qui comptent alors déjà plus d'un million d'habitants.

Ces destinations correspondent largement aux préférences des spectaculaires pionniers de l'émigration genevoise en Russie dont elles portent, d'ailleurs, la trace mémorielle et institutionnelle. Leur choix s'insère donc dans une longue tradition de réussites individuelles dont il semble devoir garantir la perpétuation. Mais l'imitation seule ne saurait expliquer entièrement et à elle seule la popularité dont jouissaient Moscou et Saint-Pétersbourg auprès des Genevois du début de ce siècle. L'engouement pour les métropoles russes reflète, effectivement, ce qui fait la spécificité du courant migratoire durant la décennie précédant la Première Guerre mondiale.

Visiblement, le départ vers les grandes capitales de l'Empire s'inscrit aussi dans la logique des aspirations d'une nouvelle catégorie de partants, plus nombreuse, plus populaire, plus féminine. Une population dont la composition et la volonté d'exil suggèrent des réalités plus complexes que ne l'évoquait l'image d'une Genève apparemment calme, et des motivations plus profondes que la simple reproduction d'un comportement migratoire auréolé de gloire ancienne.

58 42% des émigrants «genevois» vers la Russie sont des Confédérés. 55% d'entre eux sont originaires de régions francophones (dont 43% de Vaudois et sans prendre en considération le cas du Jura bernois), et 80% de cantons agricoles.

59 A cet égard, les documents de chancellerie demeurent très lacunaires et les sources diplomatiques très incomplètes. Malgré tout, on peut estimer que l'extrême déséquilibre constaté entre les destinations urbaines et rurales reflète relativement bien les tendances migratoires genevoises; d'autant qu'il est confirmé par le profil professionnel des partants.

60 Les deux tiers des partants se seraient installés dans les deux capitales, tandis que seuls 10% d'entre eux auraient choisi la campagne.

La Russie ou la destination imaginée

Comme tout acteur social, l'émigrant est un produit de son environnement. A ce titre, il constitue un reflet plus ou moins déformé des circonstances dont il est issu. Son originalité réside même dans le fait qu'il est susceptible de donner un aperçu sur deux réalités différentes: celle qui l'a généré et celle qu'il intègre. De fait, le déplacement s'établissant essentiellement comme le résultat d'une confrontation entre une évaluation de la situation de départ et une estimation de la situation d'arrivée[61], celui qui s'y résout livre immanquablement des renseignements sur les deux mondes que son acte relie. De même que le double univers du partant éclaire sa décision et en diversifie la portée informative.

Dès lors, il semble légitime de s'interroger sur les raisons conjoncturelles, sinon structurelles, qui ont conféré à l'émigration genevoise un aspect si particulier. Il convient également de se demander, inversement, ce que ces spécificités peuvent révéler des circonstances qui ont suscité l'exil massif de femmes seules et instruites vers un pays qu'on se plaisait encore souvent à qualifier de barbare[62].

A cet égard et en deçà des grandes considérations politico-économiques[63], il importe de reconnaître l'influence de certains facteurs pratiques qui ont, précisément, contribué à gommer l'image sauvage de la Russie et renforcé la tendance féminine de son courant immigratoire. Parmi ces éléments matériels, qui constituent l'environnement propre au processus physique du déplacement et sont généralement catégorisés sous les termes d'*intervening obstacles*[64], il en est un dont le développement s'avérera vite déterminant. Tout porte à croire que la modernité sociologique du flux des partants, soit la structure peu familiale de sa population, est étroitement corrélée à un autre progrès, celui des chemins de fer. L'invention puis la multiplication du transport par rails facilitera et raccourcira la durée du trajet de manière drastique. Au début du XIXe, il fallait compter deux à trois mois de voyage à pied ou en carriole[65]; ce qui mettait la Russie à une *distance-temps* plus ou moins équi-

61 En dépit de la multitude des approches scientifiques du phénomène, on peut estimer que l'existence d'une telle confrontation demeure un axe constant, sinon privilégié, de la théorie migratoire. Voir supra.

62 Claude de Grève, *Le voyage en Russie. Anthologie des voyageurs français aux XVIIIe et XIXe siècles*, Paris, 1990, pp. 805 et sq.

63 Pour un aperçu des différentes théories concernant les motifs de l'expatriation, voir notamment: Muriel Baudraz, *op. cit.*

64 Everett S. Lee, «A theory of migration», *Demography*, 3 (1), 1966, pp. 47–57.

65 Roman Bühler, *Die Bündner Auswanderung nach Russland vom 18. Jahrhundert bis zum Ersten Weltkrieg*, s.l., 1981, p. 46.

valante à celle des Etats-Unis[66], sans garantir de confort vraiment supérieur. Un siècle plus tard, et malgré la mise en circulation de bateaux à vapeur, la comparaison s'établit indubitablement en faveur de l'Empire. La durée du déplacement vers Saint-Pétersbourg ou Moscou se calcule désormais en jours et s'effectue sans embarras majeurs, *«... les horaires éta*[nt] *bien tenus et les douaniers peu ennuyeux»*[67]. En outre, les prix des billets n'étaient pas exorbitants et s'échelonnaient de 93,10 francs pour Moscou (via Berlin) en wagon de troisième classe, jusqu'à 246,80 francs pour Saint-Pétersbourg en première[68]. Cet allégement financier, pratique et physique des charges du voyage facilitera le déplacement de personnes modestes[69], seules ou faibles[70]. L'amélioration des moyens de communication terrestres, pour paraître annexe au courant migratoire envisagé, a donc dû accentuer ses inflexions... sans toutefois les déterminer.

Il est vrai que le niveau de confort d'un trajet ne saurait décider ni le départ, ni la destination de quiconque aurait caressé l'idée de s'exiler. Parmi toutes les raisons individuelles et collectives susceptibles de pousser à choisir un nouveau pays, la situation régnant dans ce même pays revêt une importance nettement plus grande, pour ne pas dire capitale.

La structure socio-professionnelle des Genevois partis en Russie tend à confirmer cette assertion, tout en la nuançant. Ainsi, la plupart des activités secondaires, soit celles qui ne traduisent pas la spécificité de la population migrante, semblent-elles exactement correspondre à ce schéma d'adéquation entre le profil des arrivants et la dynamique des accueil-

66 Leo Schelbert, *Einführung in die Auswanderungsgeschichte der Neuzeit*, Zurich, 1976, pp. 60 et sq.

67 Entretien avec Monsieur Eugène Vacheron du 8 septembre 1987.

68 Source: SBB Archivabteilung (Berne), *Indicateur officiel suisse des chemins de fer, bateaux à vapeur et voitures postales, des services étrangers limitrophes et des correspondances internationales*, publié par la Direction générale des chemins de fer et la Direction des postes suisses, Berne, 1913.

69 Il convient, néanmoins, de préciser que le coût relativement peu élevé du voyage (que ce soit en temps ou en argent) ne séduira pas uniquement les personnes de faibles revenus mais également celles qui pouvaient se qualifier d'aisées. La différence résidera dans l'impact que cet élément aura sur leur décision d'émigrer. Pour les premières, il s'agira d'un stimulus au départ, tandis que pour les secondes cela représentera un atout autorisant de fréquents retours en Suisse et assurant la fraîcheur des nouvelles reçues du pays. Ainsi n'était-il pas rare que des familles entières reviennent passer quelques mois à Genève une année sur deux, sinon chaque année. De même, trouve-t-on, parmi les émigrants, des abonnés à la *Gazette de Lausanne*, à la *Patrie suisse* ou à la *Tribune de Genève* (Département des manuscrits de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève [Ms BPU], Ms fr. 5625: *Correspondance de Jules Droin à Gustave Hornung*, lettre du 20 juillet 1910).

70 On estimait, à Genève, qu'il fallait un revenu minimum de 650.– par an pour pouvoir vivre (source: AEG: Sociétés 17 / I, *Procès verbaux du fonds de retraite pour institutrices genevoises*, 8ème rapport annuel du 23 novembre 1906, f° 108). Pour comparaison, voir Gérald Arlettaz, «Emigration et colonisation suisses en Amérique 1815–1918», *Etudes et sources*, n° 5, 1979, p. 14.

lants. Difficile, en effet, de ne pas admirer l'apparente complémentarité existant entre le formidable développement commercialo-industriel de la Russie et la venue de spécialistes helvétiques? En y regardant de plus près, cet ajustement semble encore plus providentiel, quoique le hasard n'y ait joué qu'un rôle très réduit. De fait, consuls et ministre s'évertueront à canaliser et à orienter l'offre technique suisse vers des domaines où le savoir-faire russe demeurait encore lacunaire[71]. En 1913, Edouard Odier écrira ainsi: *«... quant à l'industrie automobile, c'est le moment ou jamais de prendre pied en Russie!* [...] *L'industrie russe est encore dans une période de tâtonnements, c'est pourquoi les étrangers font tous leurs efforts pour arriver avant qu'il ne soit trop tard»*[72]. Rien de vraiment étonnant, dès lors, à ce qu'une majorité de migrants[73] provienne de l'industrie des machines; une branche dans laquelle Genève excellait et l'Empire peinait[74]. A un niveau légèrement différent et dans un secteur nettement plus féminin, on constate une adéquation similaire. Au sein des partantes, le domaine professionnel minoritaire le mieux représenté était celui des services[75]. En tant que monarchie autocratique dotée d'une abondante noblesse et d'une richissime bourgeoisie d'affaires, la Russie constituait un débouché rêvé pour les bonnes, domestiques ou autres dames de compagnie. Le seul élément surprenant réside, peut-être, dans l'intérêt qu'on cultivait dans un pays si peuplé et si pauvre pour le personnel helvétique. Sans doute ce secteur était-il tout aussi hiérarchisé qu'aucun autre et sans doute n'engageait-on pas à un poste trop subalterne une Suissesse qui présentait l'ostentatoire avantage de parler le français. En fait, c'est à la faveur de cette particularité *linguistico-nationale* surtout que semble s'accomplir une heureuse complémentarité entre le flux immigratoire genevois et la réceptivité russe.

A première vue, ce processus d'ajustement réciproque et sélectif est, *a fortiori*, celui qui fonde l'essentiel des départs vers l'Empire. L'incontestable prédominance des enseignants et, plus particulièrement, celle des professeurs de français correspond au goût immodéré des classes supérieures russes pour la langue de Voltaire. Ici encore, il apparaît que les structures diplomatiques helvétiques n'ont pas hésité à contribuer à la réalisation de désirs complémentaires, en jouant volontiers le rôle d'informateurs et d'*arrimeurs.* En 1908, le service consulaire de Saint-Pétersbourg déclarera ainsi que *«Des patrons demandant des précepteurs*

71 Archives fédérales [AF], E 2400 Saint-Pétersbourg. / 1913, f° 21 et passim.
72 *Ibid.*, f° 24.
73 Il ne s'agit, ici, que de l'émigration masculine. Au sein de cette population, les professions techniques étaient majoritaires, et parmi celles-ci, l'industrie des machines également.
74 AF: E 2400 Saint-Pétersbourg / 1911, f°s 6–9; E 2400 Saint-Pétersbourg / 1913, f°s 23–27.
75 Soit 15% des émigrantes se reconnaissant une activité professionnelle.

[...] *et des Suisses cherchant à se placer dans des familles en qualité d'intendants, de précepteurs* [...] *se sont adressés à la chancellerie; bien que ce genre d'affaires ne rentre pas, pour la légation, dans le cadre de ses fonctions, elle a saisi avec plaisir cette occasion d'être utile à* [ses] *compatriotes.»*[76] Ces organes officiels seront secondés par des institutions privées qui permettront à un nombre grandissant de jeunes femmes de travailler en Russie. Alors que l'effectif annuel des enseignantes envoyées en Allemagne par les bons soins de l'*Agence gratuite en faveur des institutrices...* ne cessera de baisser, il ne cessera de croître pour celles qui se rendront en Russie[77].

En toute bonne logique d'équilibre, on pourrait penser que cette augmentation notable correspondait à une accentuation plus ou moins équivalante de l'engouement des élites tsaristes pour le français et pour celles qui étaient disposées à l'inculquer à leurs enfants. Si rien ne permet de contredire catégoriquement cette déduction, certains indices incitent, néanmoins, à la nuancer. Influence tardive des événements de 1789? Conséquence de la prépondérance toujours plus affirmée de la Grande-Bretagne sur l'ensemble de la scène internationale? Le fait est que l'aristocratie européenne du début de ce siècle, reprenant en cela l'attitude qu'elle avait adoptée au lendemain des guerres napoléoniennes, tend à se détourner progressivement du français[78]. Ce phénomène n'épargne pas même la plus francophile des autocraties, comme en témoigne sa plus emblématique *vitrine.* Ainsi, si la famille de Nicolas II loue les services du Suisse Gilliard, elle ne privilégie plus systématiquement cette langue. Ses liens de parenté avec la reine Victoria contribuent à faire apprécier l'anglais pour lequel se développe un goût renouvelé, dont on découvre déjà des prémisses dans la littérature russe de la deuxième moitié du XIX[e][79]. C'est donc en reflet de cette situation qu'il convient de comprendre les avertissements du ministre Edouard Odier, déclarant en 1911 déjà que *«Le nombre de gens cherchant à obte-*

76 AF: E 2400 Saint-Pétersbourg / 1908, f° 100.

77

	1906	1907	1908	1909	1910	1911	1912	1913
Russie	4	12	17	19	19	17	22	27
Allemagne	48	51	36	31	32	22	22	25

Source: *Rapports annuels de l'Agence..., op. cit.*, 1907–1913.

78 Emile Haumant, *op. cit.*, pp. 451 et sq.

79 A titre d'exemple, on peut comparer les prénoms utilisés dans les deux romans de Léon Tolstoï *Guerre et paix* et *Anna Karénine.* Dans le premier, dont l'action se déroule au début du XIXe siècle, le héros principal se nomme Pierre. Dans le second, qui décrit la société russe du milieu du même siècle, les personnages sont couramment affublés de surnoms à consonance anglaise.

nir [en Russie] *des informations au sujet de précepteurs, employés, gouvernantes tend à diminuer...»*[80].

A cette lente désaffection s'ajoute le fait, corrélé ou non, d'une certaine pénibilité des conditions de travail. Qui enseigne en institution doit composer avec des programmes rébarbatifs, des horaires chargés et des classes qui le sont encore plus, puisqu'il est courant de commencer l'année avec des groupes d'une soixantaine d'élèves[81]. En outre, si la rémunération paraît correcte, elle semble faible par rapport à la quantité d'efforts qu'elle requiert, par rapport à la cherté de la vie dans les deux capitales impériales et, surtout, par rapport à l'idée que l'on cultivait du statut social qu'un tel poste aurait dû être en mesure d'assurer[82]. A cet égard, Jules Droin, professeur de français dans le secondaire et déjà propriétaire d'un petit domaine en Finlande, ne cessera d'exprimer des regrets et de déplorer que *«... le travail qu'*[il doit] *fournir ne* [soit] *pas en rapport avec le peu qu'*[il peut] *mettre de côté»*[83].

Sans faire figure de cas paradigmatique, cet exemple demeure extrêmement significatif. Il précise tout d'abord les limites du schéma de parfaite complémentarité entre l'émigrant et sa cible. Quoique parfois réalisable et réalisé, ce scénario d'adéquation immédiate est facilement susceptible de se gripper. De fait, il peut souffrir d'une mauvaise synchronisation qui débouche sur le départ de personnes véhiculant un savoir ou une mode, alors même qu'ils sont déjà dépassés dans leur pays d'accueil. Parallèlement, il peut laisser apparaître un écart considérable au niveau des représentations, aboutissant à une inadéquation totale entre ce que le nouvel arrivant attendait et ce que sa terre d'élection sera en mesure de lui offrir. L'un et l'autre de ces décalages sont, d'ailleurs, souvent étroitement liés dans la mesure où l'importance du second détermine l'existence du premier. Or, c'est précisément dans cette configuration-là que s'intègre l'émigration des enseignants genevois en Russie. Dès lors, force est de considérer que leur démarche reflète moins la réalité de l'Empire, qu'elle ne signale les idées qui circulaient sur lui et les aspirations auxquelles ces mêmes représentations correspondaient[84].

L'impact fondamental de l'imaginaire, repérable aux légers dysfonctionnements qu'il engendre, ne saurait vraiment étonner. En fait, c'est plutôt sa relégation à un niveau secondaire – grâce à un efficace réseau

80 AF: E 2400 Saint-Pétersbourg / 5, 1911, f° 25.
81 Ms BPU: Ms fr. 5625, lettres de Jules Droin à Gustave Hornung du 15 janvier 1911 et du 12 septembre 1912.
82 *Ibid.*, lettre du 15/18 septembre 1913.
83 *Ibidem* et lettre du 24 avril 1913.
84 Pour une interprétation psychanalytique de ce phénomène, voir Alfredo Bautista-Baños, *op. cit.*, pp. 199 et passim.

d'informations ou à un marché de l'emploi particulièrement favorable[85] – qui semble constituer l'exception. D'autant qu'il est alors probable que l'effacement des causes idéelles au profit des causes tangibles résulte d'une construction *a posteriori*, stimulée par la complémentarité des deux réalités observées. Même dans ces cas d'adéquation et, *a fortiori*, dans ceux où l'ajustement ne va pas sans quelques frictions, il appert que la perception du réel joue un rôle plus important que le réel lui-même. Cette prépondérance tient à un phénomène analogue, voire intégré, aux fameux *intervening obstacles* et que l'on pourrait désigner par le terme de brouillage. Ce concept, facile à saisir mais malaisé à cerner, recouvre l'ensemble des contingences qui incitent l'individu à agir en fonction d'images plutôt que de faits concrets. Si les tendances de la recherche actuelle, et plus spécialement le postmodernisme, poussent à penser le monde en tant que représentations[86], cette propension se justifie, du moins, dans le cas de la problématique migratoire. En admettant que le partant ait une perception exacte de l'endroit où il vit, il ne peut effectivement avoir qu'une *idée* du lieu où il se propose de vivre. Qu'il récolte ses renseignements chez autrui et il subira son filtrage; qu'il fasse, préalablement, un voyage de prospection et sa connaissance du pays sera vite dépassée. Enfin, même s'il pouvait disposer d'un reflet exact des choses, celui-ci serait immédiatement déformé par ses propres espoirs et intérêts.

Le brouillage intervenant dans l'émigration des Genevois en Russie est à la fois complexe et peu saisissable. S'agissant d'un processus essentiellement temporaire, individuel et dénué d'organisation officielle évidente, les sources d'information ayant contribué à son élaboration sont délicates à reconstituer. A un niveau global, on sait que, dès 1908, les services consulaires accepteront de servir de relais ; mais dans quelles proportions et avec quelle exactitude? Il est également probable que l'*Agence gratuite en faveur des institutrices*... ait renseigné ses bénéficiaires avant de les envoyer travailler dans l'Empire. Ces dernières ne constituent cependant qu'une partie des enseignantes concernées. Sans doute la presse aura-t-elle permis d'informer le reste des émigrants... quand ceux-ci ne bénéficiaient pas de réseaux particuliers. La qualité des relations existant entre Genève et la Russie va, en effet, permettre l'établissement de liens personnels susceptibles de former autant de ca-

85 Comme cela semble être le cas en ce qui concerne la domesticité et certaines catégories de techniciens (c.f. supra).

86 Il n'est pas lieu, ici, d'entrer dans les détails concernant ce débat. A ce sujet, on pourra néanmoins voir R. Chartier, *Au bord de la falaise*, Paris, 1998, ou «Fiction, narrativité, objectivité», *XVIIIe Congrès..., op. cit.*, pp. 159–181.

naux d'information spécifiques. Le caractère historique du courant émigratoire explique la constitution de traditions familiales idoines, dont l'existence et l'efficacité communicationnelle transparaît dans les lieux de naissance[87] ou les correspondances privées. La parenté ou les amis se trouvant dans l'Empire fournissent des renseignements au futur partant qui viendra les y rejoindre et occuper, à son tour, le rôle d'informateur pour les suivants[88]. Ceux qui ne jouissent pas de cette diffusion verticale du savoir, peuvent, semble-t-il, profiter d'une diffusion horizontale. De fait, les émigrants ne se répartissent pas uniformément sur la carte de la ville de Genève. En recoupant leurs adresses, on constate la présence de quelques *grumeaux*. Or, ceux-ci se situent dans les quartiers entourant l'Université où logeaient, précisément, la plupart des Russes installés dans le canton[89]... Cette *coïncidence* géographique semble trop extraordinaire pour n'être que le fruit du hasard et incite à penser que les liens de voisinage devaient servir à enrichir les connaissances des Genevois sur l'Empire, voire les pousser à y effectuer un séjour[90].

Ainsi, les possibilités d'information étaient-elles diverses et étendues. Néanmoins, on ne saurait prétendre que les renseignements récoltés aient été exhaustifs ou objectifs. Ils dépendaient grandement de l'optique adoptée par ceux qui les diffusaient. D'autre part et surtout, ils étaient étroitement corrélés aux buts poursuivis par ceux qui les donnaient. S'il est difficile, mais pas impossible, d'imaginer des révolutionnaires antitsaristes présenter un portrait enthousiaste de leur pays[91], du moins sait-on pertinemment que c'était-là l'essentiel du message transmis par les informateurs suisses. Ceux qui formaient les maillons antérieurs de la chaîne émigratoire étaient tentés de légitimer leur expatria-

87 On peut estimer que les Genevois nés en Russie disposaient de nombreuses informations sur le pays. La religion indiquée dans les passeports peut jouer le même rôle, dans la mesure où un émigrant orthodoxe doté d'un nom suisse est souvent le descendant d'une personne née dans l'Empire.

88 La correspondance de Jules Droin est, à cet égard, très explicite. Voir, notamment, Ms. BPU: Ms fr. 5625, lettre du 1er mars 1909.

89 Voir Irène Hermann, *op. cit.*, Annexe IX.

90 Ladislas Mysyrowicz, «Université et révolution. Les étudiants d'Europe orientale à Genève au temps de Plékhanov et de Lénine», *Revue suisse d'histoire*, n° 25, 1975, pp. 514 et sq., donne un aperçu de ces liens, surtout *a contrario*.

91 Il conviendrait de trouver des sources adéquates pour établir des certitudes dans ce domaine. En attendant, il serait logique d'imaginer des contestataires russes donner une image plutôt favorable de leur patrie à des Suisses susceptibles de s'y installer. Il est, d'une part, évident que la plupart d'entre eux aimaient leur pays. D'autre part, ils devaient plutôt encourager le départ de gouvernants et autres précepteurs baignés de traditions démocratiques et susceptibles de les transmettre à leurs élèves. C'est, peut-être, ainsi qu'on peut comprendre la remarque faite par l'Agence gratuite en faveur des institutrices: *«Nous avons continué à envoyer des jeunes filles en Russie, sans que celles-ci aient eu lieu de regretter de s'y être rendues. Une seule a eu quelques désagréments, ayant été dénoncée à la police locale comme révolutionnaire»*. (Agence gratuite en faveur des institutrices..., *Trente-quatrième rapport. Exercice 1907–1908*, Genève, s.d., pp. 5–6.)

tion en enjolivant le tableau de leurs réussites et en embellissant, parallèlement, celui du champ d'action qui les avait rendues possibles[92]. Or, leur relation optimiste des réalités était relayée par leurs correspondants genevois qui se plairont, parfois malicieusement, à répandre l'idée d'un eldorado russe. Dans les milieux bourgeois, cette avantageuse réputation servira à écarter les membres les plus remuants du groupe, en les envoyant vers un exil qu'on voulait, néanmoins, penser être doré. C'est souvent pour assagir le fils terrible de la famille qu'on l'envoie en Russie, dans le secret espoir qu'il abandonne sa vie de noce et rembourse ses dettes en y exploitant la possibilité heureusement incontestable de faire fortune. Ainsi Charles Masset accepte-t-il chaperonner, voire de *«... débarrasse*[r] *de sa dame ... un garçon presque incorrigible* [...] *Bon travailleur, bon fabricant, consciencieux pour la fabrique* [mais] *déplorable dans sa conduite particulière»*[93]. De même Jules Droin avoue-t-il avoir entretenu une liaison à Genève et avoir *«bêtement et indignement mangé»* l'argent de sa mère qui lui aurait *«elle-même conseillé de* [se] *fixer en Russie»*[94].

L'information circulant sur les conditions de vie dans l'Empire n'était donc pas uniquement lacunaire et de précision variable. Elle s'enveloppait aussi d'un alléchant parfum élaboré par les passions humaines et alimenté par la nostalgie, le désir de justification ou la mauvaise conscience. Sans doute pouvait-on, à Genève, trouver des arguments susceptibles de relativiser cette version rose des choses. Nul doute, cependant, qu'elle avait tout pour séduire ceux qui s'apprêtaient au voyage et qui, effectivement cultiveront une vision quasi idyllique de leur patrie d'adoption.

Ce *credo*, autorisé par le phénomène de brouillage et professé par une majorité de candidats à l'émigration, comporte généralement deux facettes complémentaires mais distinctes. Il constitue, en premier lieu, une décisive interprétation des réalités. La traduction du concret concerne essentiellement les aspects matériels de l'existence en Russie. A l'exception des mineurs et des femmes mariées qui se contentaient d'accompagner leur père ou leur mari, les émigrants comptaient trouver un emploi dans l'Empire. Cette certitude, compréhensible et fondée chez les entrepreneurs, portait également des catégories dans lesquelles elle était peut-être moins justifiée. Parmi les partants, on compte effectivement

92 Pour une approche psychologique du phénomène, voir Alfredo Bautista-Baños, *op. cit.*, p. 196 et passim.
93 Collection particulière: Lettre de Charles Masset à sa mère du 9/22 juillet 1903.
94 Ms BPU: Ms fr. 5625, lettres du 11 janvier 1909, du 15 septembre 1909 et du 18 septembre 1910.

un nombre non négligeable d'hommes «en formation» ou sans profession avouée[95]. Connaissant l'importance économique et sociale alors accordée à l'exercice d'une profession pour quiconque n'était pas rentier, on peut estimer que ce groupe envisageait l'Empire comme un endroit idéal pour se trouver puis se faire une situation. Le même genre de réflexion s'impose au sujet des femmes, non pas inactives mais, au contraire, engagées dans une occupation de type intellectuel. Sur la base d'une demande réelle en enseignantes francophones, elles échafauderont plusieurs hypothèses que révèlent leur état civil. De fait, on sait que la presque totalité d'entre elles étaient considérées comme seules, c'est-à-dire veuves, divorcées ou, plus souvent encore, célibataires[96]. Dès lors, force est de considérer qu'elles pensaient toutes pouvoir trouver du travail. Par ailleurs, elles devaient également juger que ce dernier serait suffisamment rémunéré pour leur permettre de vivre; ou suffisamment prestigieux pour leur permettre de trouver un moyen de leur assurer un certain train de vie. Dans la mesure où le métier de gouvernante se pratiquait surtout au sein de familles aisées, nombre de jeunes filles ont tenté l'expérience dans le but ultime de se faire épouser par l'un de leurs employeurs, voire de leurs élèves[97].

Cet espoir de *promotion matrimoniale* appartient moins à la sphère du probable qu'à celle de la conjecture. Il s'intègre dans une seconde catégorie d'images, plus éloignées des réalités tangibles mais proches, pour l'essentiel, des représentations sociales des émigrants[98]. De fait, la *légende russe* ne concernait pas uniquement le marché du travail: elle proposait tout un mode d'existence, de pensée et d'état d'esprit.

Ainsi, si l'emploi escompté focalise l'imaginaire du partant, il s'assortit de multiples agréments. Le premier, et le plus étroitement lié à la situation professionnelle ambitionnée, est l'aisance sinon la richesse. Dans bien des cas, l'Empire apparaît même comme l'unique ou dernière chance de faire fortune, comme *le* pays où jeter *«sur le tapis de* [s]*on sort* [s]*es* ***dernières*** *cartes»*[99], car la Russie serait la seule à pouvoir encore offrir un avenir social à ceux qui auraient inconsidérément gaspillé leurs atouts[100]. Il semblerait, d'ailleurs, que ce qui intéresse les candidats à l'exil soit moins l'argent que les signes distinctifs qu'il permet d'acquérir.

95 Soit plus du quart des hommes.
96 Voir supra.
97 Entretien avec Monsieur Aldo Raviola du 9 septembre 1987.
98 Au sujet du lien entre migration et mariage, voir Suzanne M. Sinke, «The International Marriage Market: Theoretical and Historical Perspectives», *People in Transit. German Migrations in Comparative Perspective, 1820–1930*, Cambridge/New York, 1995, pp. 227–248.
99 Ms BPU: Ms fr. 5625, lettre du 28 septembre 1910.
100 *Ibidem*, lettre du 7 décembre 1908, entretien avec Monsieur Serge Gloor du 3 septembre 1987.

L'immensité du territoire ainsi que le régime politique tsariste contribueront à accréditer la thèse d'un accès facile aux symboles de réussite. Si la plupart des femmes se contentaient de penser pouvoir évoluer dans un raffinement aristocratique[101], les hommes souhaitaient propriété, domesticité et, pourquoi pas, honneurs. Il s'avère, en effet, que peu de Genevois restaient insensibles aux uniformes d'apparat, aux décorations, aux précieuses récompenses; soit à tous ces éléments qui faisaient, selon eux, le charme et le décorum du système impérial[102].

Ce désir d'ostentation est moins accessoire qu'il n'y paraît et s'intègre dans une certaine conception, plutôt masculine, de la vie russe. Les émigrants ne valorisaient pas uniquement cette facette un peu clinquante de la société d'accueil, mais appréciaient également ce qu'ils considéraient comme ses mœurs. Espoir secret tourné en constatation navrée, preuve de misère présentée comme une émanation typique de la culture nobiliaire, ou encore phénomène de grande ville interprété comme une caractéristique indigène[103]? Le fait est que la plupart des témoignages écrits relèvent la liberté sexuelle et comportementale dont auraient joui les habitants des deux capitales. Selon ces sources, presque toutes les jeunes filles de Saint-Pétersbourg *«... sont déjà possédées à 18 ans et à 20, elles ont passé par la clinique pour avorter! L'avortement est tellement général qu'il suffit de passer de la sage-femme à la clinique sans même avoir besoin de dissimuler la cause de l'entrée en clinique. Le mariage n'est plus envisagé que comme une obligation sociale très désagréable à laquelle on cherche à se soustraire autant que faire se peut* [...] *L'adultère est officiellement consacré... le mari se fiche pas mal de ce que fait la femme, pourvu que de son côté il soit libre»*[104]. Il se pourrait, naturellement, que cette description corresponde à la réalité. Quand on sait qu'elle se termine par cette sentence *«Oui! notre conscience suisse est loin de connaître ces saletés, du moins elle en souffre; le Russe s'en fout!»*[105]; quand on pense qu'elle émane de la plume prolixe de Jules Droin, lui-même pressé de quitter Genève pour mettre fin à une «vie scandaleuse», la vraisem-

101 Agence gratuite en faveur des institutrices..., *Trente-septième rapport. Exercice 1910–1911. Extrait du 13ème rapport annuel présenté à l'Assemblée générale du 23 novembre 1911*, Genève, s.d.; entretiens avec Monsieur Eugène Vacheron du 8 septembre 1987 et avec Monsieur Aldo Raviola du 9 septembre 1987.

102 Entretiens avec Madame Hélène Baessler du 2 septembre 1987 et avec Monsieur Aldo Raviola du 9 septembre 1987.

103 On peut, en tout cas, relever les efforts de l'administration russe pour moraliser la vie de ses concitoyens; efforts qui étaient communiqués en Suisse par le biais des représentations diplomatiques. On savait, ainsi que *«En vertu d'une loi du 3 juin 1902 tous les enfants y compris les enfants adultérins peuvent être légitimés par mariage subséquent»* (AF: E 2400 Saint-Pétersbourg / 5 1908, f° 48).

104 Ms BPU: Ms fr. 5625, lettre du 1er avril 1911.

105 *Ibid.*

blance de ce tableau paraît douteuse. L'anonymat garanti par la grandeur des villes impériales et par l'éloignement a dû inciter certains émigrés à s'octroyer de larges plages de liberté, qu'ils justifieront ou dissimuleront en donnant des mœurs russes une image qui, n'en doutons pas, attirera plus qu'elle ne repoussera.

L'idée de pouvoir vivre sans respecter rigoureusement les convenances ne devait pas seulement séduire les hommes en mal d'«oxygène»[106], mais devait également plaire aux couples illégitimes en quête de tolérance[107] et aux femmes seules. Non que celles-ci aient forcément voulu profiter de leur séjour pour faire des conquêtes, mais pour mener une existence émancipée, dans un sens plus social que sexuel du terme[108]. Car la réputation de licence attachée aux capitales impériales promettait aussi une certaine impunité aux partantes dont le comportement ou le tempérament aurait été jugé excessif ailleurs[109].

Ces représentations alléchantes et valorisantes du monde russe dans lequel les étrangers étaient censés devoir évoluer joueront un rôle capital dans la décision d'émigrer. Apparemment futiles, ces éléments de prestige et de confort social serviront, souvent, à confirmer le partant dans le choix de sa destination. Reste que l'option du pays dépendra, en première instance, des possibilités d'emploi qu'il semble devoir offrir. A la limite, l'image qu'on se fait de la situation du marché du travail ne déterminera pas uniquement le point de chute mais le processus même de la migration. A cet égard, il demeure cependant évident que la cause première d'un départ ne réside pas dans l'idée qu'on a de son lieu d'arrivée mais dans l'analyse des réalités auxquelles on est immédiatement confronté.

Genève ou les impasses du réel

De prime abord, la situation de Genève au début de ce siècle semble florissante[110]. Cette impression, largement diffusée par la littérature, est partiellement confirmée par la composition du mouvement de popula-

106 Les archives de la chancellerie mentionnent ainsi le cas éloquent d'un certain Monsieur Graf, réclamant auprès des autorités parce que sa femme l'avait rejoint en Russie sans son autorisation.

107 Les sources signalent plusieurs cas de couples de Suisses vivant en union libre en Russie. Voir notamment, AF: E 2200 Saint-Pétersbourg / 143, lettre de Rose Baud à Edouard Odier du 25 août 1914.

108 En 1910, Charles Masset dit, toutefois, avoir observé parmi les institutrices genevoises fixées en Russie *«... un certain fléchissement dans le niveau intellectuel et* ***moral*** *du personnel enseignant actuel et un manque assez général d'esprit d'ordre et d'économie»* (AEG: Sociétés 17 / I, 13ème assemblée générale du 24 novembre 1910, f° 143).

109 Entretien avec Monsieur Aldo Raviola du 9 septembre 1987.

110 Voir supra.

tion indigène vers la Russie. La petitesse numérique de l'émigration masculine renforce cette conviction de prospérité socio-économique en ratifiant l'idée d'un marché harmonieux de l'emploi. Dans le cas inverse on aurait constaté des départs bien plus massifs et des *surreprésentations* professionnelles tranchées. Or, il s'avère que l'unique secteur où se distingue une certaine concentration est, précisément, un domaine phare de l'industrie locale. Dès lors, le déplacement de spécialistes des machines signale moins la pléthore que le dynamisme de cette branche.

En revanche, il serait difficile d'affirmer que la structure globale de l'émigration féminine permette d'aboutir à de semblables conclusions. La prépondérance relative et absolue des femmes constitue, de par sa netteté, un élément marquant. Non pas, certes, que le phénomène soit nouveau. De tout temps, le sexe dit faible a surmonté sa prétendue fragilité et affronté l'exil. Ce «choix» s'imposait surtout aux familles défavorisées, désireuses d'obtenir un revenu supplémentaire ou incapables de subvenir aux besoins de tous leurs enfants; familles dont les filles cherchaient alors à se placer comme domestique, voire comme épouse dans un voisinage pas trop éloigné[111]. Sans doute convient-il de classer les nombreuses bonnes et dames de compagnie dans une catégorie similaire; ces dernières présentant toutefois la particularité de former un personnel supérieur et de séjourner dans un pays lointain... que le chemin de fer rapprochait considérablement.

En réalité, la différence la plus notable entre les courants classiques de l'émigration féminine et les départs vers l'Empire réside dans l'incontestable domination des enseignantes. Dans son étrangeté, cette caractéristique reflète obligatoirement des particularités sociétales genevoises.

L'importance quantitative de l'effectif suggère, en premier lieu, un engouement pour ce métier dans la république même. Car sans prétendre aucunement à l'équivalence entre le profil socio-professionnel du canton et celui de son flux émigratoire vers la Russie, il fallait bien que la cité compte un nombre considérable de personnes intéressées par cette branche, pour que quelques centaines d'entre elles puissent songer à aller s'installer ailleurs. De fait, en 1910, l'instruction et l'éducation occupaient près de 5% des femmes actives du canton, soit plus de 1500 personnes[112]. Or, ce chiffre ne représente qu'un point indicatif et provisoire sur une courbe en accélération croissante. En fait, l'importance toujours

111 Leslie Page Moch, «Mobilité des hommes, mobilité des femmes. Perspective historique de la migration européenne», *Vers un ailleurs prometteur..., op. cit.*, pp. 106–117.

112 Soit, respectivement 4,8% pour un total de 1527 femmes (source: Paul Bairoch et Jean-Paul Bovée avec la collaboration de Jean Batou, *op. cit.*, p. 51).

plus rapidement gagnée par ce secteur semble faire écho à la désaffection parallèle dont souffre alors l'agriculture[113]. Tout se passe comme si l'enseignement bénéficiait, dès la seconde moitié du XIXe siècle, de la régression des emplois féminins dans le primaire et de la relative lenteur de l'augmentation du travail des femmes dans le secondaire, le commerce ou l'hôtellerie[114].

La composition de la population migrante tend à confirmer doublement cette évolution fondamentale de la structure socio-économique locale. D'une part, on sait qu'une proportion non négligeable de partants étaient issus de cantons qui, au regard du statut de Genève, pouvaient passer pour ruraux[115]. Cette précision suggère, dans la plupart des cas, une origine et des occupations paysannes ne remontant guère au-delà d'une ou de deux générations. Cette impression est, par ailleurs, corroborée par une série de documents qui prouvent, à tout le moins, que les préceptrices désireuses de partir en Russie ne descendaient pas de longues dynasties d'intellectuels. Ainsi, Edouard Odier fustigera-t-il ces gouvernantes *«... n'ayant qu'une instruction rudimentaire...»*[116]; ce à quoi l'*Agence gratuite en faveur des institutrices* répondra en écho qu'elle a *«... parfois assez de peine à trouver, parmi les jeunes filles inscrites, des personnes suffisamment qualifiées, réunissant toutes les conditions d'instruction et d'éducation exigées pour des places d'institutrices»*[117].

Sachant que l'essentiel des partants concernés étaient des partantes, on peut considérer que dans cette société évoluant rapidement vers le tertiaire, l'enseignement canalisait les courants plus typiquement féminins... non sans quelques engorgements. De fait, la masse des émigrantes ne signale pas uniquement l'importance de la pression exercée par cette vaste translation sectorielle[118], elle indique aussi la peine qu'éprouveront les institutions genevoises à lui trouver une réponse adéquate. La

113 L'agriculture, qui occupait 9,8% des femmes actives en 1843, n'en occupe plus que 1,2% en 1910, tandis que le domaine de l'instruction passait, durant le même laps de temps, de 1,3% à, on le sait déjà, 4,8%. Par comparaison, on relèvera qu'entre ces deux dates la domesticité féminine emploiera toujours le même pourcentage d'actives, soit environ 24% du total et 75% des femmes engagées dans les services à la collectivité (source: *ibidem*, pp. 50–51).

114 Alors même que le pourcentage de femmes actives dans l'enseignement est multiplié par 3,7 entre 1843 et 1910, il est multiplié par 1,44 dans le secteur de l'industrie et de l'artisanat, et par 1,55 dans le domaine du commerce et de l'hôtellerie (source: *ibidem*, pp. 50–51).

115 Voir supra.

116 AF: E 2400 Saint-Pétersbourg / 5, 1911, f° 25.

117 Agence gratuite en faveur des institutrices, *Trente-septième rapport. Exercice 1910–1911, Rapport présenté à l'Assemblée générale de la société, le 6 décembre 1911*, Genève, s.d., p. 6.

118 Le Fonds de retraite pour les institutrices genevoises en donne ainsi un exemple parlant: *«Mademoiselle Siegrist, née en 1853, a suivi l'école primaire jusqu'à l'âge de 13–14 ans. Elle a fait ensuite un apprentissage d'horlogerie. Ayant renoncé par la suite à cette vocation, elle est partie pour l'Angleterre et ensuite pour la Russie et à recouru à l'Agence des institutrices.»* (AEG: Sociétés 17 / I, Séance du comité du 7 novembre 1912, f° 156–157.)

plupart des institutrices ont ainsi quitté le canton pour éviter de graves problèmes de chômage. C'est ce que révèlent l'*Agence gratuite* et le *Fonds de retraite en faveur des institutrices* en brandissant le spectre du dénuement[119]; c'est ce dont témoigne la requête de Mademoiselle Gabrielle Genoud, gouvernante, demandant à revenir en Russie en dépit du début des hostilités car *«... n'étant pas fortunée* [elle] *préférerai*[t] *retourner à Saint-Pétersbourg où* [elle est] *certaine de trouver un emploi»*[120]. Sans doute faut-il vraiment craindre la misère pour entreprendre d'affronter les difficultés d'un retour dans un pays en guerre...

Certes, la réaction des émigrantes ne signale pas obligatoirement une saturation totale du domaine de l'instruction à Genève. L'ignorance avouée de certaines d'entre elles ferait plutôt penser à un phénomène de sélection, rendu effectivement possible grâce au grand nombre de personnes attirées par le métier. Reste que toutes les institutrices parties en Russie n'étaient pas incultes. Leur décision prend, dès lors, une signification doublement révélatrice pour la situation des enseignants et des femmes de ce canton.

De fait, il s'avère que le manque de connaissances affectant une part non négligeable des précepteurs était, généralement, contrebalancé par deux facteurs décisifs. Tous les émigrants ayant laissé des traces se distinguent, en premier lieu, par leur immense capacité de travail[121]. Sur place, ils manifestent une grande volonté de combler leurs lacunes et le désir d'acquérir de nouveaux savoirs[122]. Deux d'entre eux vont ainsi rédiger des manuels de grammaire française à l'usage des Russes[123]. Plusieurs autres vont accepter de passer des examens plutôt ardus, afin de pouvoir exercer leurs talents dans l'enseignement impérial. Cette précision permet de corréler leur assiduité avec une certaine ambition. Celle-ci est parfois clairement affichée, comme dans le cas de Jules Droin qui

119 *«Hélas les années passent ... les leçons même à prix dérisoires ne se trouvent plus et c'est le dénuement...»* (Agence gratuite en faveur des institutrices, *Extrait du 13ème rapport annuel présenté à l'Assemblée générale du 23 novembre 1911*, Genève, s.d.); voir encore, dans la même ordre d'idées, AEG: Sociétés 17 / I, f°s 95, 105, 118...

120 AF: E 2200 Saint-Pétersbourg / 143, lettre de Gabrielle Genoud à Edouard Odier du 26 août 1914. Dans le même ordre d'idées, voir Ms BPU: Ms fr. 5625, lettre du 14 novembre 1909.

121 On pourrait, évidemment, objecter que n'ont laissé de traces que ceux qui, précisément, présentaient une grande capacité de travail. Dans la mesure, toutefois, où nombre de renseignements ont été récoltés grâce aux témoignages oraux de descendants de migrants, dont la découverte était aléatoire, cette qualité a dû être courante parmi les partants.

122 On signale ainsi le cas d'une demoiselle Balziger *«... qui occupe toujours à Riga une place lui permettant de donner des leçons particulières de français. Bien que qualifiée de «bonne» par l'Agence des institutrices à son départ pour la Russie en 1880, il semble établi que Mlle Balziger peut entrer dans la catégorie des personnes dont s'occupe le fonds de retraite* [institutrices]» (AEG: Sociétés 17 / I, Séance du comité du 8 novembre 1913, f° 165).

123 Il s'agit des ouvrages de Monsieur Nussbaum et de Mademoiselle Affmann.

annonce d'emblée: «... *pécuniairement et socialement parlant, je me ferai une situation*»[124]; elle est surtout lisible dans une série de remarquables réussites individuelles, si l'on considère comme tels les gains en *intellectualisme* et en respectabilité réalisés au cours de nombreuses destinées professionnelles particulières[125].

Pour être anecdotiques, ces traits de caractère n'en prennent pas moins une importance accrue en regard de la situation dans la cité. Il n'est, en effet, pas indifférent de constater que des personnes prêtes à fournir un effort considérable pour parvenir à un certain degré de respectabilité sociale se sont résolues à quitter le canton. Leur attitude combative suggère que ce n'est pas uniquement la promesse d'une promotion facile en Russie qui a déterminé leur départ. Leur pugnacité nuance et complète, tout au contraire, l'impression d'une certaine pléthore dans l'emploi de ce qu'on pourrait appeler le prolétariat intellectuel genevois. Ce dernier, essentiellement dirigé vers les professions enseignantes ne souffrirait pas seulement d'un manque de postes, mais également d'un manque de possibilités d'avancement. Dans ce domaine, le tertiaire ferait donc preuve d'un certain immobilisme. Il serait ainsi affecté par des blocages internes, illustrés par une fluidité réduite au sein même des structures scolaires, et par un véritable trop-plein gênant considérablement son apport en éléments extérieurs. Or, ce phénomène de double obstruction n'est pas apparu *ex nihilo*, mais signale la problématique absorption d'éléments venus du primaire ou du secondaire, contraints de quitter la république pour achever leur parcours de mutation sectorielle. Il ratifie, ainsi, le difficile rééquilibrage d'une société accélérant sa marche vers la modernité, en une série de résistances que le départ des précepteurs et des Confédérés traduit bien.

Leur émigration laisse d'ailleurs à penser que les embarras suscités par les profonds changements survenus avant guerre ne seront pas uniquement d'ordre économique ou pratique mais comporteront de nombreux aspects nettement plus abstraits. De fait, il s'avère que l'ambition et le volontarisme des partants ne reflètent pas seulement des préoccupations matérialistes. Dans la plupart des cas, ces éléments sont englobés dans une aspiration bien plus vaste, qualifiée de besoin d'espace ou de liberté. Si ce désir correspond, parfois, à une inclinaison très personnelle et repérable à un parcours migratoire spécialement mouve-

124 Ms BPU: Ms fr. 5625, lettre 11 janvier 1909.
125 L'ascension sociale d'Eugène Vacheron, orphelin à cinq ans, précepteur à vingt-cinq et finissant sa vie comme colonel, est ici plus emblématique qu'exceptionnelle.

menté[126], il s'explique le plus souvent par opposition à la situation suisse. De nombreux témoignages mentionnent un grand sentiment d'étroitesse helvétique[127], et attribuent à ce facteur un peu flou une importance capitale dans la décision de partir. De fait, il recouvre, dans son imprécision même, un éventail très large de frustrations et de situations. Ainsi, l'argument s'appliquera-t-il tout autant à de jeunes étudiants désireux de découvrir le monde qu'à des entrepreneurs s'estimant entravés par le poids des traditions locales. Deux catégories de la population migrante semblent, cependant, avoir été plus particulièrement sensibles au climat «étouffant» régnant à Genève: les personnes très marquées par leur éducation protestante et celles de sexe féminin[128].

L'impression de gêne des premières ne saurait se comprendre comme un rejet du calvinisme et, partant, de sa cité. De fait, si plusieurs d'entre elles profiteront de leur départ pour abandonner des études ou une famille imprégnées de protestantisme, elles ne songeront guère à changer de religion. Par ailleurs, la petite république était alors moins imbibée d'éthique réformée que victorienne[129]. On peut, ainsi, comprendre leur malaise comme une réaction de type allergique face à des avatars excessifs d'une conception très moralisatrice du protestantisme: rigueur, conformisme, repli sur soi, voire pusillanimité. Or, dans la mesure où les émigrantes étaient, le plus souvent, des femmes seules, disposées à gagner leur vie et dotée d'un fort caractère, il y a fort à parier qu'elles se soient heurtées aux mêmes phénomènes; et que ceux-ci aient engendré un sentiment analogue d'étroitesse, prédisposant à l'expatriation dans un pays qu'on imagine être celui de tous les possibles.

Dès lors, l'image de l'Empire se dote d'une signification moins russe que genevoise. Dans la sphère du tangible, elle apparaît comme le négatif rêvé de la situation suisse, promettant du travail aux laissés-pour-compte des bouleversements structurels du XIXe siècle finissant. A un niveau plus abstrait, elle reflète la vision d'une société idéale, psycholo-

126 Plusieurs émigrants ne prendront le chemin de la Russie qu'après avoir «expérimenté» moult autres terres d'accueil. On trouve ainsi des Genevois ayant séjourné de nombreuses années dans de multiples contrées d'Europe ou d'Amérique, avant de se fixer dans l'Empire... d'où la guerre ou la révolution les chassera.

127 Entretiens avec Monsieur Serge Gloor du 3 septembre 1987, avec Monsieur Eugène Vacheron du 8 septembre 1987 et avec Monsieur Aldo Raviola du 9 septembre 1987.

128 Entretiens avec Monsieur Eugène Soutter du 3 septembre 1987 et avec Monsieur Eugène Vacheron du 8 septembre 1987; Ms BPU: Ms fr. 5625, lettre du 3 octobre 1911.

129 Les préceptes calvinistes n'ont vraiment façonné la vie quotidienne genevoise qu'aux XVIe et XVIIe siècles. Les Lumières voient cette influence décliner et la Révolution la gommer presque tout à fait. A la Restauration, on note une recrudescence de l'esprit religieux et l'affirmation d'une certaine morale bourgeoise dans les classes les plus aisées de la société. A l'heure actuelle, on estime qu'il faudra entre 50 et 100 ans pour que cette tendance atteigne le reste de la population...

giquement adaptée aux rapides développements matériels induits par la subite accélération du temps. A travers le prisme des représentations sur la Russie, on perçoit donc de fortes aspirations à une sérieuse modification des mentalités indigènes. Parmi les multiples projections focalisées par et sur l'Empire se dégage une ambition commune à l'essentiel des partants. L'immense majorité souhaite trouver une sorte d'eldorado, soit une configuration socio-professionnelle permettant fortune, respectabilité et intérêt. A l'intérieur de ce vaste projet, on observe quelques nuances et distinctions selon le sexe de ceux qui le nourrissent. Accordé au masculin, ce pays de cocagne offre les moyens d'une rapide ascension sociale et garantit la relative souplesse morale ainsi que le décorum qui en découlent. Accordé au féminin, il permet une certaine émancipation économique ou comportementale en offrant la possibilité reconnue de gagner librement et honorablement sa vie; en permettant, sinon, de faire un mariage avantageux.

Prises dans leur globalité, toutes ces images dessinent un portrait très parlant des valeurs sociétales qu'a générées, et qui finalement reflètent, la situation genevoise du début de ce siècle. Elles portent, en premier lieu, le signe incontestable de la modernité. Toutes sont ainsi sous-tendues par l'idée de réussite et marquent, de ce fait, une nette démocratisation des ambitions socio-économiques. Les procédés envisagés pour parvenir à cette fin suprême dénotent, parfois, un état d'esprit tout aussi novateur et progressiste. Les femmes, surtout, font montre de courage et d'inventivité puisqu'elles visent couramment à la carrière professionnelle, voire à l'autonomie individuelle. Certaines d'entre elles et une majorité de leurs congénères masculins penseront, néanmoins, atteindre leur but en empruntant des sentiers plus traditionnels, voire carrément désuets. Nombre d'hommes se lanceront ainsi dans la voie déjà classique de l'entreprenariat; et un nombre encore plus grand d'émigrés privilégieront l'acquisition des signes extérieurs de l'ascension sociale. Sans doute est-ce ainsi qu'il faut comprendre l'attitude de celles qui rêveront d'une union aristocratique; sans doute est-ce ainsi que l'on peut interpréter ceux qu'attireront les fastes de l'ostentation nobiliaire.

Pour surprenante qu'elle puisse paraître, cette adéquation boiteuse entre aspirations fondamentales et moyens employés pour les réaliser n'en demeure pas moins très révélatrice. En hésitant entre l'invention de nouveaux procédés et l'application d'anciennes recettes pour résoudre les complexités d'une situation inédite, les émigrants reflètent les résistances de la société genevoise tout entière. De fait, l'ensemble de leurs décisions individuelles constitue le fruit et le symptôme d'un vaste processus. Dans leur accomplissement, elles soulignent, en premier lieu,

le formidable élan socio-économique du canton à la veille de la Première Guerre mondiale. Dans leur intention, elles dévoilent, cependant, les multiples décalages temporels et psychologiques que cette accélération engendrera.

Sans doute, Genève était-elle une cité florissante en début de XXe siècle, puisqu'elle se pare des signes toujours plus évidents de la modernité. Cette modernisation ne se fera cependant pas sans heurts. D'une part, elle n'ira pas sans faire des exclus et des laissés-pour-compte. Ensuite, elle souffrira de quelques dysfonctionnements, liés à un développement asynchrone, voire plus tardif, des représentations sociales censées l'accompagner, la légitimer et lui assurer une évolution harmonieuse.

Rien d'étonnant, dès lors, à ce que certaines victimes de l'avancement légèrement cahoteux des temps, aient imaginé une société plus adaptée aux changements structurels dont ils pâtissaient. Rien d'étonnant, non plus, à ce que d'aucuns aient songé ancrer cet univers dans un monde à la fois réel et susceptible de projections, connu et original, proche et lointain, imprégné de traditions et ouvert à l'innovation: la Russie. Rien d'étonnant enfin, à ce que quelques-uns aient décidé de franchir le pas et tenté une démarche migratoire, parant ainsi à un malaise qu'elle exprime et dont elle préfigure, à bien des égards, les futurs modes de dissipation.

L'émigration, phénomène circulaire

L'émigration constitue, ainsi, bien plus que le processus physique entrepris pour s'installer durablement ailleurs. Sans nier l'intérêt que représente ce seul élément, il convient de le concevoir comme l'aboutissement et la manifestation de phénomènes beaucoup plus vastes encore. Il se présente tout d'abord comme un reflet des circonstances réelles ayant conduit à l'expatriation et donne ainsi un aperçu de la situation des pays qu'il concerne. Le spectre des réalités ainsi balayé n'est, cependant, ni totalement exact, ni équitablement réparti. De fait, l'analyse du flux émigratoire tend à élargir le champ des connaissances sur la contrée d'origine et à rétrécir le faisceau des informations disponibles sur le lieu de destination. Ce déséquilibre est le résultat du brouillage intervenu entre le partant et sa cible; lui-même imputable à des impondérables matériels et, surtout, à l'imaginaire social ambiant. A la base, les représentations pallient mais aussi renforcent la déficience des renseignements tangibles concernant le point d'arrivée. Elles se fondent, sans doute, sur une parcelle de «vérité». Cette réalité est cependant moins celle de la destination que celle de l'origine. En outre, ce qu'elle génère

n'est pas une vision idéale des conditions immigratoires, mais une configuration complexe de frustrations et d'aspirations idoines. Or ce sont ces ambitions, essentiellement, qui seront projetées sur le pays de destination.

L'émigration, ce phénomène de l'entre-deux géographique, de l'entre-deux social se révèle également un phénomène de l'entre-deux imaginaires; imaginaires opposant l'ici au là-bas et jonglant entre les certitudes passées et les évidences en devenir. En autorisant, en entretenant et surtout en signalant cette tension spatio-temporelle – soit cette oscillation entre les lieux et les temporalités de l'idéal projeté –, le mouvement migratoire reflète les arythmies et les résistances causées par l'évolution chronologique. Dès lors, il dévoile les fondements des aspirations qui motivent certains des éléments les plus dynamiques de la société d'origine. Or, au-delà des difficultés causées par les saccades du développement, leur expatriation souvent révèle, sinon oriente[130], la direction que prendra cette même société.

Ainsi l'augmentation actuelle de l'activité migratoire ne se contente-t-elle pas de confirmer les effets économiques et pratiques de la mondialisation. Elle souligne également la force acquise par la diffusion d'un modèle social prédominant, véhiculant certains critères de dignité humaine. Bien plus, en permettant sa propagation physique et psychologique par les plus entreprenants des insatisfaits, elle semble préfigurer, à plus ou moins long terme, son intensification, voire son *universalisation.*

130 Voir Peter M. Allen, *op. cit.*, et Calvin Goldscheider, «Migration and Social Structure: Analytic Issues and Comparative Perspectives In Developing Nations», in: *The Sociology of Migration*, éd. par Robin Cohen, Cheltenham/Brookfield, 1996, pp. 276 et sq.